

# L'activité philosophique chez Wittgenstein et Schlick

Raphaël Godue  
Maîtrise en philosophie  
raphael.godue@umontreal.ca

## Résumé

*L'article traite de la conception de la philosophie chez Wittgenstein et Moritz Schlick. Car, ce dernier dans certains articles tels que The future of philosophy (1930 & 1931) se réclame d'une conception « wittgensteinienne » de l'activité philosophique. Nous proposons donc de caractériser la conception de la philosophie des auteurs selon trois points. En premier lieu, nous examinons le rôle qu'attribuent les auteurs à leur philosophie, puis la méthode qu'elle met de l'avant, et enfin, la situation de la science en rapport avec la philosophie.*

## 1 Introduction

Cet article vise à comparer la conception de la philosophie, contenue dans le *Tractatus logico-philosophicus* de Ludwig Wittgenstein, avec celle exprimée par Moritz Schlick, membre influent du Cercle de Vienne, dans quelques-uns de ses textes. Dans cet article, je débute en affirmant d'abord que les deux conceptions philosophiques qui sont au centre de notre étude sont dites « critiques », et ce, dans le but d'étudier l'expression que donne chacun des auteurs à sa conception propre.

## 2 Méthodologie

Afin de serrer au plus près les conceptions de la philosophie des deux auteurs, nous emploierons une grille d'analyse en trois points. Le premier étant le rôle qu'attribuent à la philosophie les auteurs en question, le second, la méthode qu'emploient les auteurs pour mettre en œuvre ce rôle, et le troisième, le positionnement de la philosophie par rapport à la science selon les auteurs. Cette méthode est basée sur une présupposition fort simple pour ce qui est des deux premiers points traités : le rôle attribué à une philosophie préfigure invariablement la méthodologie employée. Quant au troisième point, il s'avérera être un élément distinctif en dernière analyse.

## 3 Schlick et Wittgenstein : une philosophie critique ?

Avant tout, il est de rigueur de caractériser ce que l'on entend dans ce présent article par « philosophie critique ». Celle-ci tire son origine d'Emmanuel Kant, et selon cette tradition, comme le prétend d'ailleurs Alfred Normann, la philosophie : « [...] examine la raison et le langage humain afin de déterminer ses présuppositions, ses capacités, ses limites.<sup>1</sup> » Qui plus est, et de façon encore plus précise, la philosophie critique, entendue au sens « kantien », se caractériserait par une détermination de la relation entre le subjectif (nous) et l'objectif (les choses à l'extérieur de nous)<sup>2</sup>. Nous devons retenir à ce titre, qu'une philosophie se voulant critique établit une limite à la philosophie, que ce soit à travers les possibilités de la raison, de la pensée ou du langage, et ce, sur la base d'une étude visant à comprendre notre manière de connaître le monde. Autrement dit, en observant notre fonctionnement, nous pouvons arriver à déterminer les limites de la connaissance, et tout ce qui les franchit ne peut être objet de connaissance. Les propositions franchissant le seuil sont sou-

---

<sup>1</sup> NORMANN, Alfred, *Wittgenstein's Tractatus, An introduction*, « [...] examines human language or reason to determine its implicit presuppositions, its capacities, its limits. », p.14 [trad.R.Godue]

<sup>2</sup> *Ibidem*, p.30

vent dites « métaphysiques » ; par conséquent, de façon générale nous pouvons affirmer que la philosophie critique vise à combattre la métaphysique ; elle combat tout discours dépassant les capacités fixées par l'étude de notre processus de connaissance, de représentation. La caractérisation faite de la « philosophie critique », malgré sa généralité, devrait être suffisante aux fins de notre exposé. Poursuivons donc.

## 4 Wittgenstein

### 4.1 Rôle de la philosophie

Wittgenstein dans le *Tractatus logico-philosophicus* précise le rôle de la philosophie en 4.112 :

« Le but de la philosophie est la clarification logique des pensées. La philosophie n'est pas une théorie, mais une activité. Une œuvre philosophique se compose essentiellement d'éclaircissements. Le résultat de la philosophie n'est pas de produire des "propositions philosophiques", mais de rendre claires les propositions. La philosophie doit rendre claires, et nettement délimitées, les propositions qui autrement sont, pour ainsi dire, troubles et confuses. »

L'énoncé se laisse résumer comme suit : la philosophie est une activité de clarification logique ; elle ne produit pas de propositions, elle les analyse, afin de les rendre plus claires. Et, à travers cet exercice de clarification, la philosophie en arrive à délimiter le domaine des sciences de la nature (4.113). En fait, de façon plus générale, elle ne s'occupe pas tant de la limitation du domaine de la science de la nature, que de la fine ligne séparant le pensable de l'impensable, ce qui revient à dire, comme le fait Wittgenstein, qu'« elle [la philosophie] signifiera l'indicible en figurant le dicible dans sa clarté » (4.115), puisque le langage n'est que l'expression de la pensée.

## 4.2 Méthode de la philosophie

Soulignons, de but en blanc, que le rôle critique attribué par Wittgenstein à la philosophie repose en tous points sur la théorie de l'image, en ce que celle-ci est concernée par la relation entre la réalité et le langage (le langage étant l'expression de la pensée). Celle-ci se résume *grosso modo* ainsi : nous nous faisons des images de la réalité (2.1). Or, ces images constituent des modèles de la réalité (2.12), et en vertu de cela, ils (les images et les modèles, puisqu'ils s'équivalent) entretiennent une relation isomorphe avec cette dernière. Cette relation isomorphe se traduit plus précisément par une nécessité de multiplicité (4.04), c'est-à-dire qu'une image doit, afin de respecter la relation représentative, avoir le même nombre d'éléments que la situation qu'elle figure. Dans le même ordre d'idée, les images que nous formons partagent nécessairement quelque chose avec la réalité leurs permettant, outre leurs formes de représentation, de représenter adéquatement les faits dans le monde. Cette chose que toutes les images partagent avec les faits qu'elles figurent, c'est la forme logique (2.18). Et, en dernier lieu, ce que l'image représente est le sens de cette image et la vérité ou la fausseté d'une image est relative à l'accord ou au désaccord du sens de cette image avec la réalité<sup>3</sup>. Conséquemment, la décision de la vérité ou de la fausseté d'une image ne peut se faire qu'en relation avec la réalité. La théorie de l'image se conclut par une typologie des propositions ; les propositions sensées, les propositions non-sensées et les propositions de la logique. Les propositions sensées constituent tout simplement un groupe de propositions qui respectent la relation représentative conçue par Wittgenstein. Il est possible de les comparer à un état de fait pour déterminer si elles sont vraies ou fausses. Il nous est donc possible de répondre à celles-ci en raison de leur nature (elles sont des expressions bien formées). *A contrario*, les propositions non-sensées dérogent à cette relation. Une dérogation reposant sur trois fautes ; soit elles ne respectent pas

---

<sup>3</sup> Il est bon de souligner que « réalité » et « fait » ne sont pas des termes substituables, puisque la réalité ou le monde est constitué de faits (1.1). Le « fait », quant à lui, se définirait comme « ce qui a lieu » (2).

le caractère assertorique (ex. : proposition éthique), soit elles ne respectent pas la multiplicité des situations figurées, soit nous avons omis de donner une signification à un signe employé. Ces trois manquements illustrent trois contraintes que l'on retrouve dans la théorie sémantique wittgensteinienne à savoir que le langage a une fonction assertorique, que toute proposition, étant image, doit respecter une relation d'isomorphie, mais surtout, que chacun des signes employés dans une proposition doit avoir une signification. Nous mettons en relief ces trois points, car nous avons de bonnes raisons de croire que la méthode philosophique qu'emploie Wittgenstein relève substantiellement de ces manquements.

En fait, il serait plus exact d'affirmer que l'entièreté du *TLP* repose d'une façon ou d'une autre sur la théorie de l'image, et par conséquent, que la méthode philosophique dûment employée en découle. La méthode philosophique reposant sur la théorie de l'image se présente ainsi dans le *TLP* :

« La méthode correcte en philosophie consisterait proprement en ceci : ne rien dire que ce qui se laisse dire, à savoir les propositions de la science de la nature — quelque chose qui par conséquent, n'a rien à faire avec la philosophie -, puis quand quelqu'un voudrait dire quelque chose de métaphysique, lui démontrer toujours qu'il a omis de donner, dans ses propositions, une signification à certains signes. » (6.53)

Cette citation qui exprime clairement la méthodologie tractarienne nous laisse le soin de découper la méthode philosophique en deux temps. Le premier temps correspondrait à « ne rien dire que ce qui se laisse dire », à savoir les propositions de la science de la nature. Le deuxième temps correspondrait à ramener à l'ordre les gens qui veulent dire des propositions métaphysiques, des propositions non-sensées, en leur pointant le fait que leurs propositions ne respectent pas la nature du langage tel que définie par Wittgenstein. Ainsi, la philosophie servirait de chien de garde; elle ne serait qu'une activité de clarification, visant à démontrer que certaines propositions dites métaphysiques n'attribuent pas de sens à certains signes employés dans celles-ci. Elle ne servirait que d'instance critique, poin-

tant toutes propositions ne relevant pas des sciences de la nature ou de la logique. Elle est essentiellement critique, puisque l'affaire de la philosophie est en quelque sorte de démonter les pièges de la langue usuelle ; en fait selon les mots de Wittgenstein, il ne s'agirait que de restituer la logique de la langue, en ce que les propositions de la langue naturelle sont logiquement ordonnées de façon parfaite (5.5563). Il n'est donc pas question de rechercher à travers la logique une langue symbolique parfaite comme le souhaitait Russell<sup>4</sup>. Wittgenstein envisage plutôt de mettre à nu les structures logiques des propositions, puisque toutes « images-propositions » partagent avec la réalité qu'elles figurent une forme logique. Autrement dit, la tâche du philosophe est d'explicitier la forme logique des propositions, afin de dissoudre les problèmes philosophiques, qui ne reposent finalement que sur des confusions. Pourquoi donc employer la logique dans un tel cas ? Ne peut-on saisir la logique de la langue sur sa propre base ? Et bien, non, il nous est impossible de saisir la logique de la langue à partir d'elle-même, puisque :

« La langue déguise la pensée. Et de telle manière que l'on ne peut, d'après la forme extérieure du vêtement, découvrir la forme de la pensée qu'il habille ; car la forme extérieure du vêtement est modelée à de tout autres fins qu'à celle de faire connaître la forme du corps<sup>5</sup>. » (4.002)

La logique dans un tel cadre, a une importance critique particulière, puisqu'elle *montre* quelque chose, à savoir la forme logique que partagent le langage et la réalité<sup>6</sup>. La logique remédie donc à l'incapacité du langage de se saisir lui-même. La logique constitue donc l'étude de la relation entre le monde et le langage. Mais, celle-ci ne

---

<sup>4</sup>Russell a d'ailleurs écrit en introduction au *TLP* que Wittgenstein « [...] s'intéresse à la condition qui devrait être remplie par un langage logiquement parfait ». Or, une telle affirmation en regard de l'énoncé 5.556 trahit l'incompréhension de Russell.

<sup>5</sup>Wittgenstein loue d'ailleurs Russell d'avoir « [...] montré que la forme logique apparente de la proposition n'est pas nécessairement sa forme logique réelle. » (4.0031)

<sup>6</sup>NORMANN, Alfred, *Wittgenstein's Tractatus, An introduction*, p.37.

réside pas dans le monde, puisqu'elle en constitue les limites<sup>7</sup>.

### 4.3 Le positionnement de la philosophie par rapport à la science

La science serait de l'avis de Wittgenstein constituée par l'ensemble des propositions sensées et vraies (4.11). Qui plus est, la science est plus qu'un ensemble de propositions vraies, elle est aussi une mise en forme de ses propositions vraies. Ainsi, la causalité n'est que l'une des mises en forme *a priori* possibles de ces propositions vraies, donc des propositions scientifiques (6.34). Conséquemment, les différentes sciences, dans le but de se constituer, se composeraient un corpus de mises en forme *a priori*, afin de décrire le monde selon un plan unique. Les propositions scientifiques font nécessairement partie du groupe des propositions sensées, en ce qu'elles respectent la fonction assertive du langage; elles portent toujours sur le monde.

Il nous incombe ensuite de situer la philosophie par rapport à la science, et sur ce point, il n'y a aucune ambiguïté, puisque Wittgenstein en 4.111 se prononce clairement : « La philosophie n'est pas une science de la nature (le mot "philosophie" doit signifier quelque chose qui est au-dessus ou au-dessous des sciences de la nature, mais pas à leur côté) ». Il ne pouvait être plus clair; la philosophie n'est pas une science, puisque, si nous reprenons certains éléments mentionnés ci-haut, la philosophie délimiterait le territoire des sciences de la nature, en délimitant l'indicible par le dicible. L'essentiel dans ce cas se laisse dire en quelques mots : la philosophie a face à la science une fonction délimitative. Il est, par ailleurs, intéressant de souligner que, quand bien même la science aurait résolu tous ses problèmes, les problèmes de notre vie resteraient intacts (6.52). Et cela exprime plus particulièrement le mysticisme que l'on retrouve chez Wittgenstein.

---

<sup>7</sup>«On ne peut pas selon Wittgenstein figurer dans le langage quelque chose de "contraire à la logique" [...] » (3.032).

## 5 Moritz Schlick

### 5.1 Rôle de la philosophie

Le rôle qu'attribue Schlick à sa philosophie se veut être le même que celui de Wittgenstein. En fait foi l'extrait suivant : « Mais, le premier à l'[réelle fonction de la philosophie] avoir entrevue avec une clarté absolue était, je crois, Ludwig Wittgenstein, et il l'a exprimé d'une façon parfaitement claire dans son *Tractatus logico-philosophicus*. [...] »<sup>8</sup>. L'expression à laquelle fait référence Schlick est celle de l'énoncé 4.112 que nous avons déjà employé au cours de l'article. Celui-ci stipule que la philosophie est une activité de clarification logique. Ainsi, pour Schlick, en accord avec l'énoncé 4.112, l'affaire du philosophe est de clarifier le sens des propositions. Une telle conception trouve une expression quelque peu différente chez Schlick, en ce qu'il définit la philosophie comme une « recherche du sens » (*pursuit of meaning*). Cependant, hormis la différence lexicale, l'idée est la même, puisque le rôle de la philosophie est de clarifier des énoncés, et que, conséquemment, la philosophie ne peut être qu'une activité.

### 5.2 Méthode de la philosophie

Le rôle de clarification des énoncés qu'attribue Schlick à la philosophie repose sur la méthode « vérificationniste ». Celle-ci se définit comme suit : le sens que l'on attribue à une proposition correspond à sa méthode de vérification<sup>9</sup>. Cette méthode de vérification correspond ni plus ni moins à des « règles d'usage » (*rules for use*) qui à leur tour sont constituées partiellement de « définitions ostensibles » (*ostensive definitions*). Ces « définitions ostensibles » étant

---

<sup>8</sup>SCHLICK, Moritz, *Moritz Schlick philosophical papers (volume II, 1925-1936)*, « But the first one who saw it [real function of philosophy] with absolute clearness was, I believe, Ludwig Wittgenstein, and he expressed it in a perfectly adequate manner. In his *Tractatus logico-philosophicus* [...] », p.172 [trad.R.Godue]

<sup>9</sup>*Ibidem*, p.457

conçues comme des « [...] explanations by means of a procedure which put the words to actual use<sup>10</sup>. » Schlick ajoute d'ailleurs que la forme la plus simple de ces définitions ostensibles correspond au geste de pointer un objet, en nommant son nom. On voit bien comme le souligne Anscombe que : « *What Schlick says leads to the quick test of significance : 'What experiences would verify this ?' [...]*<sup>11</sup> ». D'ailleurs, l'interprétation de l'énoncé 4.024, qui affirme que comprendre une proposition c'est comprendre ce qui a lieu quand elle est vraie, n'est pas étrangère à la conception vérificationniste du langage. Cependant, chez le philosophe autrichien, la vérification n'est que purement logique; on doit s'assurer que la proposition *puisse* être fausse ou vraie sans plus.

### 5.3 Le positionnement de la philosophie par rapport à la science

La philosophie dans le cas de Schlick, se définit comme la « reine des sciences », tout en n'étant pas une science<sup>12</sup>. Puisque toute entreprise scientifique renferme, en un premier temps, la « recherche du sens » (*pursuit of meaning*), puis en un second, la « recherche de la vérité » (*pursuit of truth*)<sup>13</sup>. La première étape que l'on nomme philosopher est présumée par l'entreprise scientifique, car comme le dit si bien Schlick : « [...] the scientist has two tasks. He must find out the truth of a proposition and he must also find out the meaning of it [...] »<sup>14</sup>. Malgré le fait que la « recherche du sens » soit présumée par l'entreprise scientifique, elle est tout de même différente. Car, il ne peut y avoir de science du sens, puisque nous ne pouvons expliquer

---

<sup>10</sup>SCHLICK, Moritz, *Moritz Schlick philosophical papers (volume II, 1925-1936)*, p.458

<sup>11</sup>ANSCOMBE, G.E.M, *An introduction to Wittgenstein's Tractatus; Themes in the philosophy of Wittgenstein*, p.153

<sup>12</sup>SCHLICK, Moritz, *Moritz Schlick philosophical papers (volume II, 1925-1936)*, p.221

<sup>13</sup>*Ibidem*, p.218

<sup>14</sup>SCHLICK, Moritz, *Moritz Schlick philosophical papers (volume II, 1925-1936)*, p.218

le sens d'une proposition grâce à une autre proposition<sup>15</sup>. Le sens ne pouvant s'expliquer par lui-même, nous devons donc recourir à la « recherche du vrai », soit, proprement dit, à l'entreprise scientifique, à l'empirie, pour en fixer le sens (entendu comme Wittgenstein en tant que valeur de vérité). Par conséquent, comme l'affirme Schlick : « [...] the fate of all 'philosophical problem' is this : some of them will disappear by being shown to be mistakes and misunderstandings of our language and the others will be found to be ordinary scientific questions in disguise<sup>16</sup>. »

Notons, en guise de conclusion, qu'un tel positionnement par rapport à la science semble être un produit direct de la méthode « vérificationniste » ; en ce que cette dernière fait mettre au test le sens à l'aide de faits observables.

## 6 Conclusion

L'article reposait initialement sur l'idée que la philosophie du premier Wittgenstein logeait sous l'enseigne de la philosophie critique tout comme celle de Schlick. Dans ce cas précis, nous entendions « philosophie critique » de façon plus générale, en ce que nous la définissions comme une philosophie ayant pour objectif fondamental de poser des limites à la philosophie (conséquence des limitations appliquées à nos facultés). Cette affirmation s'avère peut-être en grande partie en raison de l'extension donnée au concept de « philosophie critique ». À bien y regarder, quand bien même ces deux philosophies se recouperaient à certains endroits, ces recouvrements seraient trop minces si l'on désire affirmer que les deux auteurs se réclament d'une même idée de la philosophie critique. En fait, seul le rôle qu'ont octroyé les deux philosophes à leurs philosophies respectives partage une racine commune, et ce, essentiellement en raison de l'emprunt fait par Schlick à l'endroit de l'énoncé 4.112. Du moment où l'on soumet à l'étude la méthode qu'emploient les deux auteurs, on s'aper-

---

<sup>15</sup>SCHLICK, Moritz, *Moritz Schlick philosophical papers (volume II, 1925-1936)*, p.219

<sup>16</sup>*Ibidem*, p.221

çoit rapidement d'une réelle différence : Wittgenstein, comme le répète inlassablement G.E.M. Anscombe, ne fait aucunement mention d'empirie, contrairement à Schlick, qui fait reposer toute sa théorie sémantique sur celle-ci, en requérant des « définitions ostensibles », des « règles d'usage ». Deux procédés qui en dernière analyse font directement appel à ce qui est observable empiriquement. L'écart se creuse encore davantage lorsque l'on considère la situation de la philosophie par rapport à la science à l'intérieur de ces deux systèmes philosophiques. D'une part, chez Wittgenstein, la philosophie ne s'apparente d'aucune manière à la science, sinon qu'elle en délimite le champ, alors que d'autre part, Schlick lie l'activité philosophique à celle de la science, allant même jusqu'à dire que tous les scientifiques sont philosophes à la fois. Une telle posture face à la science est fort différente de celle de Ludwig Wittgenstein, qui en dernière instance, affirme qu' : « [...] à supposer même que toutes les questions scientifiques possibles soient résolues, les problèmes de notre vie demeurent encore intacts. À vrai dire, il ne reste plus alors aucune question ; et cela même est la réponse<sup>17</sup> ». Cet énoncé constitue d'une certaine manière un pied de nez à l'endroit de la science, car Wittgenstein indique, par là, que d'une certaine manière, même si la science répond aux questions qu'elle se pose, il n'en demeurerait pas moins que les questions les plus essentielles demeurent. Car, c'est l'existence même du monde, et non la manière dont il se présente, qui représente un réel problème (6.4321-6.44).

---

<sup>17</sup>WITTGENSTEIN, Ludwig, *Tractatus logico-philosophicus*, p.112

## Bibliographie

WITTGENSTEIN, Ludwig. *Tractatus logico-philosophicus*, [trad. Gilles Gaston Granger] Paris, Éditions Gallimard, 1993.

SCHLICK, Moritz. « The future of philosophy » (1930), In *Moritz Schlick philosophical papers (volume II, 1925-1936)*, Boston, D. Reidel Publishing Company, 1979.

SCHLICK, Moritz. « The future of philosophy » (1931), In *Moritz Schlick philosophical papers (volume II, 1925-1936)*, Boston , D. Reidel Publishing Company, 1979.

SCHLICK, Moritz. « Meaning and verification », In *Moritz Schlick philosophical papers (volume II, 1925-1936)*, Boston , D. Reidel Publishing Company, 1979.

NORMANN, Alfred. *Wittgenstein's Tractatus, An Introduction*, New York , Cambridge University Press, 2005.

ANSCOMBE, G.E.M.. *An Introduction to Wittgenstein's Tractatus themes in the philosophy of Wittgenstein*, South Bend, St-Augustine's Press, 1971.